

Le whiskey passa à la ronde, et la conversation commença à prendre un tout autre tour qu'au moment où une querelle avait été, si près d'éclater, entre Barny O'Reirdon et son cousin O'Sullivan.

On parla de la récolte, des corvées à faire sur les routes, des fermiers du voisinage dont on discuta le mérite.

— Ma foi, dit l'un, ce champ d'avoine de Michel Coghlan est le plus beau champ que des yeux mortels aient jamais vu ; le diable si, pour moi, j'en ai jamais vu de pareil.

— Certes, dit un autre, ça fera une belle moisson, et je ne puis m'expliquer comment ce Michel, qui est un bon homme, daigne un homme simple, a de plus belles récoltes que Pierre Kelly de la grosse ferme, qui sait tous les secrets de la terre, qui est savant comme le diable et se sert de tout les grands mots de la langue.

— Il parle comme un prédicateur dans sa chaire, dit le premier interlocuteur, mais il n'est pas digne de dénouer les cordons de souliers de Michel Coghlan en fait de fermage.

— Eh bien ! reprit l'enthousiaste de la science, il a rencontré l'autre jour l'intendant du lord, qui est un homme joliment éduqué, et il fallait voir Pierre Kelly, lui, river son clou au point que l'Écossais n'a pas trouvé dans sa mâchoire un mot à lui répondre.

— Le beau mérite que d'être plus bavant qu'un Écossais.

— Quoi donc ! répondit l'ami de Kelly, il me semble que, lorsqu'on peut retourner ainsi l'intendant écossais, on doit en savoir plus sur le fermage que Michel Coghlan.

— Ne me parlez pas de science, dit l'autre d'un ton assez méprisant. Je veux bien qu'il sache en dégoiser et qu'il ait la langue bien pendue, très bien. Je reconnais qu'il a de la théorie et de la chimisterie ; mais ce qu'il n'a pas, ce sont les récoltes. Or l'homme qui a les récoltes, c'est pour lui que j'ouvre ma bourse.

— Tu as raison, mon garçon, dit O'Reirdon avec un coup de poing d'approbation qu'il donna sur la table,

les actes valent mieux que les paroles.

— Ah ! vous pouvez attaquer la science tant que vous voudrez, dit l'avocat de la théorie, mais la science est une belle chose, et sans elle, où en serait le monde ? où en seraient les bateaux à vapeur sans la science ?

— Les bateaux à vapeur, dit O'Reirdon, le diable si j'en vois l'utilité ; mieux valent mille fois le vent et les voiles. A quoi servent-ils ? A changer de bons matelots en filles de cuisine qui font bouillir une grande marmite d'eau chaude et qui jettent du charbon sur le feu. Ah ! ces bateaux à vapeur sont une honte pour des marins ; on dirait de vieilles cheminées qui fument du matin au soir.

— Croyez-vous donc que ce ne soit rien d'aller plus vite que n'alla jamais aucun vaisseau ?

— Bah ! est-ce que Salomon, reine de Saba, n'a pas dit qu'il y avait temps pour tout ?

— Je le vois, dit O'Sullivan, vous êtes pour le vieux proverbe : " Ne faites jamais aujourd'hui ce que vous pouvez faire demain. "

— Vous reconnaîtrez au moins qu'on fait maintenant quelques travaux quiles dans la rade de Howth, près de Dublin ?

— Il faudra voir, dit l'obstiné O'Reirdon.

— Mais, mon brave homme, vous ne pouvez nier qu'il soit très bien d'enlever d'énormes rochers du fond de la rade.

— Qu'y a-t-il là de si merveilleux ? nous en avons fait autant ici.

— Sans doute, seulement c'était quand la marée était retirée et que les rochers se trouvaient à sec ; mais, dans la rade d'Howth, on enlève d'énormes rochers du fond de la mer.

— Diable ! et comment font-ils ça ?

— Eh ! voilà l'affaire, voilà ce que fait la science ! et c'est merveilleux, voyez-vous ? Et voilà comme on m'a dit que ça se faisait, car je ne l'ai jamais vu ; mais j'ai entendu le lord en faire la description à des messieurs et à des dames dans son jardin, un jour que j'ai-